L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 22 AVRIL 1888.

Le vieux chat.

CONTE RUSTIQUE.

La ferme des Chênes qui, comme une sentinelle avancée, pousse sa pointe à l'extrême limite des habitants du petit village de Ligny, dans les Ardennes, était en grand émoi, ce matin-là.

C'était le dimanche de mai qui suivait la Saint-Athanase, patron du village depuis un temps immémorial. On sait quel grand rôle joue encore la fête patronale dans les solennités campagnardes. Dès la veille, les champs sont déserts et la charrue chôme. Ce n'est plus ce silence qui donne à un village l'air d'un grand monastère. Occupées à la confection des gâteaux, des galettes, des *rabotes* de la fête, la plupart des ménagères ne se couchent même point.

De grand matin, le bruit des véhicules, portant des familles entières, plus les amis et les voisins, tous chantant à tue-tête; le claquement des fouets, le son des grelots des attelages; les cris des volailles qui se garent comme elles peuvent des pieds des chevaux; les coups répétés de maillets des saltimbanques et des marchands forains construisant à la hâte baraques et échoppes; le son des cloches lancées à toute volée, et de mille instruments criards, tout cela forme un tohu-bohu, un tintamarre qui fait penser au bruit d'une bataille.

Dès trois heures du matin, Mme Bouldray, la fermière des Chênes, était sur pied avec les deux filles de service, balayant, frottant, époussetant, de la cave au grenier. La brave dame savait que sa réputation était intéressée à ces soins. Quelle honte pour elle, si le dressoir n'avait pas été luisant à s'y mirer de la tête aux pieds! En cette solennelle occasion, la moindre tache est une flétrissure pour toute ménagère qui se respecte.

Mais ce n'était pas seulement la Saint-Athanase qui mettait ainsi la ferme en révolution. La veille, on avait reçu aux Chênes une lettre de celle que tout le village connaissait sous le nom de la Parisienne. Mme Ducroisy, femme d'un riche banquier, avait été élevée à Ligny: c'était la sœur de lait de la fermière. Tous les ans, elle venait se refaire aux champs des fatigues de l'hiver parisien; quant au banquier, il ne se déplaçait jamais: sa grandeur l'attachait aux rives de cette Seine, qui roule de l'or pour les habiles. A chaque séjour, Mme Ducroisy annonçait invariablement qu'elle arrivait pour trois mois, et avec bien des efforts, elle restait quinze jours au plus, mais qu'importe? Elle payait généreusement et le ménage Bouldray était pauvre. La terre froide des Ardennes récompense mal les plus laborieux efforts. Aussi, mieux que par leur rude travail, les fermiers s'assuraient-ils, avec les louis d'or de la Parisienne, le pain de leur hiver.

A l'heure dite, Mme Ducroisy descendait de la voiture du père Treillier, qu'elle emplissait à elle seule, avec ses cartons. En sautant à terre, elle demanda aussitôt un verre de cidre, qu'elle parut boire avec le plus grand plaisir. C'était sa boisson favorite, affirmait-elle. Ce qui ne l'empêchait pas, chaque fois, dès le lendemain de son arrivée, de faire venir de la ville une centaine de bouteilles de Bordeaux.

De tous les habitants des Chênes, celui qui avait le plus souffert du trouble causé par cette arrivée à sensation, bien qu'il n'eût pas fait entendre une plainte, était certainement Minet, le chat de la ferme. Minet était bien vieux maintenant. Mais lorsque, il y a de cela huit ans, on l'avait apporté tout petit à la ferme, dans un panier, il avait trouvé la maison infestée de souris, de la cave aux combles. C'est bien en vain qu'on en chercherait une seule à présent. Les voisins, qui connaissaient sa vaillance et ses hauts faits, venaient parfois prier la fermière de leur prêter Minet, qui, en une nuit ou deux, purgeait leurs greniers.

Malheureusement, en vieillissant, Minet était devenu laid, défaut que les hommes se pardonnent encore entre eux, mais qu'ils ne tolèrent pas chez leurs bêtes. Il perdait ses poils en été. Et quand il venait des visiteurs à la ferme, sa maîtresse, au lieu de le vanter comme auparavant, en était réduite à demander l'indulgence pour lui, en faveur de son brillant passé.

—Ah! si vous l'aviez vu il y a cinq ou six ans! Le beau chat! Et aussi bon qu'il était beau!

Et Minet regardait la fermière d'un air triste, comme s'il eût entendu ces paroles.

Minet, qui n'avait pas même eu son lait du matin, comprit vite de quelle importance il était pour lui de se faire bien venir de celle qui allait être, pendant son séjour, la véritable maîtresse du logis et une maîtresse despotique. Il s'approcha d'elle, et pour attirer son attention, frotta doucement sa tête contre le bas de sa robe, en faisant son plus beau ronron. Mais l'effet de ses prévenances fut bien différent de celui qu'il espérait.

—Ah! l'affreuse bête! s'écria la Parisienne, en le chassant. Il est encore plus laid que l'année dernière. Mais il a la gale!

—Oh! ce n'est pas la gale, répondit la fermière. Seulement, ses poils tombent chaque année en cette saison. Je vous assure qu'il est beaucoup moins laid en hiver.

—N'importe, je ne veux pas ce vilain chat près de moi. Vous vous en débarrasserez tout de suite, si vous tenez à me garder.

—On le donnera, dit avec résignation Mme Bouldray, non sans un grand serrement de cœur.

Donner Minet! Mais à qui? Qui se voudrait charger du pauvre vieux chat, et le nourrir, sans en attendre aucun service? Personne. Si on le chasse il reviendra, à moins qu'il n'ait été auparavant battu cruellement. Il est encore plus humain de le tuer tout de suite: il souffrira moins. Mais personne encore, aux Chênes n'aura le cœur de se charger de l'exécution. Le plus grossier des garçons de labour refuserait cette besogne, même pour tous les louis d'or de Mme Ducroisy.

C'est alors que la fermière pensa au père Ronquitte, un fort mauvais homme, fainéant, vagabond, ivrogne; qui ne vit guère que de maraude. Il mange volontiers les chats qu'on lui donne pour s'en débarrasser, et même parfois, s'il faut en croire la chronique scandaleuse du village, quelques-uns qu'on ne lui a pas donnés. Ancien *zéphir* en Afrique, il raconte des récits de *chapardage* qui lui valent quelques succès à la veillée, chez des auditeurs peu délicats.

Son plus grand triomphe est l'histoire du soldat qui, en rentre pour aller passer au pays un congé de semestre, avise près d'une ferme un canard barbotant dans une mare, lui tord le cou sans façon, et le cache dans son sac. Puis il entre dans la ferme, où les habitants lui font le meilleur accueil. Et comme la fermière, tout en lui servant des rafraîchissements, lui demande s'il connaît des nouvelles intéressantes de la guerre, le soldat répond:

—Je le crois bien! Comment, on ne sait pas encore par ici que le général *Couin-Couin* a été tué à la prise de *Mon sac!*

Grâce à Dieu, nos braves troupiers ont aujourd'hui rompu définitivement avec ces traditions détestables de maraudage militaire.

Un valet de ferme est allé prévenir le père Ronquitte qui ne s'est pas fait attendre: mais malgré toute son habileté, le vieux *zéphir* a commis une imprudence en tenant à la main le sac en toile où il veut faire entrer Minet pour l'emporter. Il faut croire que l'homme et le sac sont bien connus des chats du pays, et pas sous de très bon rapports, car, en les apercevant, Minet s'est sauvé d'un bond par la fenêtre.

Le père Ronquitte accoutumé à produire cet effet sur *ses pratiques*, comme il les appelle, ne s'est pas déconcerté pour si peu. Il a laissé son sac à la fermière, recommandant que lorsque Minet rentrera, on profite de son sommeil pour l'y enfermer.

—Et je me charge du reste, a-t-il ajouté avec un mauvais sourire.

Mais Minet, en éveil, n'a eu garde de rentrer de plusieurs jours. On l'a vu, au dire des voisins, rôder plusieurs fois dans le jardin de la ferme, d'où il lui est si facile de sauter dans le cellier, et cependant la ménagère n'a jamais constaté qu'il lui manquât un seul morceau de lard. Le pauvre minet n'était pas plus voleur que coureur, et comme il devait souffrir de cette vie vagabonde, si nouvelle pour lui!

Un matin, cependant, pressé sans doute par la faim, à l'heure où la fermière lui servait d'habitude son lait dans un coin de la grande cheminée de la cuisine, il se risqua à se glisser par la porte entr'ouverte, regardant à droite et à gauche de ses yeux inquiets. Mais il s'arrêta subitement sur le seuil.

Qu'avait vu Minet? Un spectacle charmant à coup sûr pour les indifférents, un joli tableau de genre à tenter Lambert, le peintre ordinaire des chats, mais combien douloureux pour lui!

Au milieu de la pièce, un amour de petit chat, plus blanc que la neige, était gravement occupé à boire son lait du matin dans la propre tasse ébréchée qui servait au déjeuner de Minet depuis huit ans. Tout à coup, un pas léger ébranla doucement l'escalier qui mène du premier étage de la ferme à la cuisine. C'était la Parisienne qui descendait, en peignoir du matin, et le pauvre vieux chat n'eut que le temps de se cacher derrière un gros balai.

Mme Ducroisy avait ses raisons pour être si matinale. Avec l'engouement des jolies femmes pour leurs nouveaux joujoux, qu'ils soient hommes ou bêtes, elle venait nouer au cou du nouveau chat une mignonne faveur bleue.

Cette idée avait trotté toute la nuit dans sa petite tête. Elle prit le favori sur ses genoux, et les voilà rivalisant à qui ferait le plus de folies. Puis, des Minon! Minon! interminables. Le petit chat déchirait de ses jolies griffes roses les fines valenciennes du déshabillé de l'élégante, qui le laissait faire en riant. Tout n'est-il pas permis aux favoris du jour.

Cette fois, le pauvre vieux Minet a compris que c'était bien fini pour lui. Sa place était prise, non seulement au logis, mais dans le cœur de ses maîtres ingrats. En huit jours, déjà remplacé, déjà oublié.... Il jette un dernier regard sur la cuisine enfumée, sur la cendre du foyer où il se roulait si bien, sur le collier où il avait si frais en été, sur le lit du grand-père où il se pelotonnait la nuit, au grand avantage de tous deux, car il remplaçait fort bien un cruchon aux pieds transis du vieillard. Puis, avant que personne se fût même aperçu de sa présence, Minet disparut lentement, et cette fois, pour toujours.

Le père Ronquitte, qui trouvait le temps long, revint un matin, puis un autre, puis un troisième, mais en vain. Au bout d'une vingtaine de jours seulement, il se décida à reprendre son sac, non sans maugréer sur la perte du bon repas qui lui échappait. Il fut probablement le seul à regretter sincèrement la disparition du pauvre Minet.

Et puis, un beau jour, Mme Ducroisy partit brusquement, subitement, sans crier gare. N'y avait-il pas de quoi s'enfuir si vite, en effet? Le matin, elle avait vu de son lit une petite souris trottiner dans la chambre.

Certes, elle n'eût pas poussé de plus hauts cris, si elle se fût trouvée face à face avec un tigre.

L'hiver était venu, et un blanc linceul de neige recouvrait la terre. Un soir, pendant que les fermiers et les gens de service, avant d'aller se mettre au lit, se réchauffaient les pieds devant un feu clair, on entendit un miaulement, ou plutôt un gémissement prolongé et douloureux, qui semblait venir de la porte de la ferme.

—C'est notre petit Minon qui demande à rentrer! s'écria Mme Bouldray.

—Non, car il n'est pas sorti, fit son mari. Ne le vois-tu pas là, dans le panier à charbon, suivant son habitude? Un chat blanc qui se roule dans le charbon, c'est drôle. Ah! il n'est pas propre comme Minet, celui-là!

—Il ne vaudra pas grand'chose non plus pour la chasse aux souris. Pas moyen de le faire tenir cinq minutes au grenier.

—Sans compter qu'il casse tout. Trois tasses qu'il lui faut en moins d'un mois, tandis que Minet s'était servi de la même pendant huit ans.

—Oui, c'était un beau et bon chat, conclut la fermière, et nous n'aurons jamais plus son pareil. Pauvre Minet!

Mme Bouldray ne se doutait guère que c'était l'oraison funèbre de son vieux chat qu'elle prononçait en ce moment. Le lendemain matin, en ouvrant la porte, elle trouva sur la pierre le cadavre de Minet, qui était venu mourir de faim et de froid au seuil de ce logis, si hospitalier pour lui pendant huit ans, mais qui s'était fermé si durement à sa vieillesse.

PAUL COURTY.

(Dans le *Libéral* de Paris).

Entre électeurs de la classe laborieuse:

—Enfin, qu'est-ce que c'est au juste, la politique?

—La politique! Eh ben, c'est les affaires de l'Etat.

—Les affaires de l'Etat?

—Les affaires de tout le monde, quoi!

—Bon. Mais les gens qui les font, les affaires de l'Etat, qu'est-ce qu'ils sont?

—Ils sont des gens qui n'ont pas d'état.

Références.

—Puisque vous connaissez ce monsieur, dites-moi: a-t-il quelque crédit sur la place?

—Du crédit? Ma foi, entre nous, je ne le crois pas.

—Et qu'est-ce qui vous fait penser qu'il n'a pas de crédit?

—L'autre jour, pour un cadeau, il a, devant moi, acheté un bracelet, et il l'a payé!

On disait de Me X..., un avocat connu qu'il était à couteau tiré avec un de ses collègues:

—Peuh! fit quelqu'un, ne craignez rien. Les avocats sont comme les lames d'une paire de ciseaux: elles ne s'entaillent pas entre elles; mais malheur à qui se place en travers!

A la caserne.

Le caporal.
Ducarteaux, [fusilier].
Le sapeur.

LE CAPORAL.

Si ne m'abuse, fusilier Ducarteaux, vous vous mettez en conflagration directe avec la discipline....

DUCARTEAUX.

Moi, caporal?.... J'en suis diamétralement incapable.

LE CAPORAL

Hum!... dites-moi donc un peu, pour voir, qu'est-ce que c'est que ce petit machin carré que vous venez de cacher dans le sein de votre uunuuforme?

DUCARTEAUX

Caporal, c'est z'une photographie.

LE CAPORAL

Et de qui, s. v. p.?

DUCARTEAUX

Ça, caporal, c'est mon secret unique et personnel.

LE CAPORAL

Je parie bien vingt-cinq centimes que je connais la personne dont elle reproduit le physique....

DUCARTEAUX.

Ça m'étonnerait, caporal.

LE CAPORAL.

C'est z'une personne que vous chérissez.

DUCARTEAUX.

Oh oui!

LE CAPORAL.

Que vous adorez.

DUCARTEAUX

Tout de même.

LE CAPORAL.

Dont à laquelle vous voudriez bien vivre de dessous sa loi....

DUCARTEAUX.

Pour sûr!

LE CAPORAL.

Elle est physionomiquement très bien.

DUCARTEAUX.

Je vous crois!

LE CAPORAL.

Elle parle et écrit comme un ange.

DUCARTEAUX.

Encore mieux!

LE CAPORAL.

Elle monte très bien sur son beau cheval noir!

DUCARTEAUX

Ça, caporal, j'en ignore de l'ayant jamais vue que sur des ânes.

LE CAPORAL.

Ducarteaux, cette farcétie de mauvais goût tendrait à faire croire que vous en êtes un.. n'insistez pas... La personne en question a une très belle barbe....

DUCARTEAUX.

Ça, caporal, par exemple, c'est calomnieusement faux....

LE CAPORAL.

Tâchez donc moyen de ne pas perdre le respect.... Eh! bien, fusilier, cette personne je pense d'elle comme vous....

DUCARTEAUX

C'est bien de votre part....

LE CAPORAL

Je la chéris, je l'admire, je voudrais vivre de dessous sa loi....

DUCARTEAUX

Hein?.... de quoi?.... vous chérissez ma *connaissance!*

LE CAPORAL.

Qui vous parle de votre *connaissance?*

DUCARTEAUX

Bé dame! C'est vous, caporal, et depuis une heure environ.

LE CAPORAL

Alors, la photographie en question est celle de votre *connaissance*....

DUCARTEUX

Mais oui!

LE CAPORAL

Va te faire fiche!.... je croyais que c'était celle du brave général Boulanger.

DUCARTEAUX

Mais, caporal, que je m'en bats l'œil complètement du brave général Boulanger.

LE CAPORAL

Vous avez tort, fusilier.... Comme militaire sup'rieur j'avais le devoir de refréner votre photographie prohibée; mais comme simple homme je regrette que le brave général il ne soit pas notre chef immédiat et constitué!

LE SAPEUR (intervenant d'une façon inopinée)

Allons! bon.... encore un boulangiste!... Mais qu'est-ce qu'il a donc fait ce brave général? Il a ordonné à tous les pousse-cailloux de porter la barbe!.... Une belle œuvre qu'il a fait là!.... Impossible à présent de distinguer un sapeur.... C'est la mort de la *vieille arche*.... Ousqu'elle est la *vieille-arche!*....

LE CAPORAL.

Sapeur votre vanité professionnelle vous aveugle...... Il faut marcher avec son temps...... Plus nous allons et plus l'égalité entre les hommes se.... se.... se.... Enfin plus nous sommes égaux et équipollents!

LE SAPEUR.

Dites tout de suite qu'un colonel n'est pas plus qu'un caporal!....

LE CAPORAL.

Nous n'en sommes pas encore là.... Mais un temps viendra où il n'y aura pas d'autre distinction entre les hommes que leur supériorité intellectuelle et morale.... Et si, alors, un caporal est supérieur à un colonel, rien ne l'empêchera de ficher le colonel dedans....

LE SAPEUR

Caporal, vous *extravasez!*.... comment voulez vous qu'un caporal fiche un colonel dedans?

LE CAPORAL

Je ne sais pas.... Mais ça pourra bien arriver.

LE SAPEUR

Eh! bien, ça sera du propre.... Et puis quoi?.... Ça ne me dit pas ce qu'il a fait votre brave général pour que vous *voulussiez* en faire votre chef.

LE CAPORAL

D'abord il a fait peindre les guérites! en tricolore.... ça égaye le factionnaire.

LE SAPEUR

Ça lui z'y fait une belle jambe!

LE CAPORAL

Il a amélioré l'ordinaire du soldat.

DUCARTEAUX

Eh! ben, faut croire qu'avant lui elle n'était pas fameuse!

LE CAPORAL

Il a apporté de la variation dans la nourriture.

LE SAPEUR

Oui au lieur d'avoir du bœuf en filasse, nous *ons* des *bistèques* en caoutchouc.

LE CAPORAL

Il nous a donné un nennuforme ousque nous sommes à l'aise.

LE SAPEUR

Oui, il est ficelé son uniforme! Nous ons l'air de paquets de linge....

LE CAPORAL

Sapeur, parce que votre payse n'aime pas la vareuse, c'est pas une raison pour que je ne le *préférasse* pas à la tunique..

LE SAPEUR

Tous les uniformes sont dans la nature!....

LE CAPORAL

Enfin, le général nous rendra l'Alsace et la Lorraine.

LE SAPEUR

Ça, ça m'irait....qu'il nous les rende et je suis pour lui.... Mais nous les rendra-t-il?

LE CAPORAL

Puisqu'on vous le dit!

LE SAPEUR

Qui ça qui me le dit?

LE CAPORAL

Les journaux.

LE SAPEUR

Laissez-moi donc tranquille, caporal, vous savez bien que les journaux, c'est plein de canards!

LE CAPORAL

Y en a des qui sont véridiques.

LE SAPEUR

Pas des masses!

LE CAPORAL

Y en a.... J'en connais....

LE SAPEUR

Nommez-les!

LE CAPORAL

Ne cherchez pas à m'influencer et à me compromettre; je n'ai pas besoin de vous immiscer dans mes opinions personnelles; mais je suis pour le progrès et l'avenir et je crois que c'est au brave général que nous les devrons....

DUCARTEAUX

Mais alors, caporal, pourquoi que vous m'interdisiez d'avoir le portrait du brave général dans mon uniforme.

LE CAPORAL

Parce que c'est la consigne.... et que je ne connais que la consigne....

LE SAPEUR

C'est digne d'un soldat français.

LE CAPORAL

Alors nous sommes d'accord?

LE SAPEUR

Parbleur!

DUCARTEAUX

Bravo! sapeur, c'est le vrai moyen de s'entendre.

SIMON BOUBÉE.

(Dans la *Gazette de France*.)

Pensées choisies de Briollet:

La lettre I n'a jamais de point de côté.

C'est quand les gouvernements se sentent morveux qu'ils ont besoin de beaucoup de mouchards.

Dans l'église, au lutrin, les chantres ont la bouche en chœur.

La nuit est une souveraine qui ne règne que lorsqu'elle tombe.

On dit qu'il y a des animaux domestiques. Je ne m'étonne plus d'avoir une bonne si bête.

Il y a des gens qui ne sentent pas la poésie et qui sentent l'ail.

Avant de fumer une pipe, il faut la bourrer.

Avant de labourer une terre, il faut la fumer.

Le son fait considérablement de lieues à l'heure, c'est un bruit qui court.

Cadet, en visite chez de bons bourgeois normands, ses compatriotes, voit des fleurs artificielles s'étalant sous un globe, et formule timidement ce conseil:

"Moi, à votre place, je retirerais le globe."

Puis, le globe enlevé: "Et maintenant, ajoute-t-il, je retirerais les fleurs!...."

Entre bourgeois:

"Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête!"

"Et comment vous étiez-vous couché?"

"Comme à l'ordinaire."

—Un oisif à un fellah de la plume:

"Ce n'est pas toujours amusant de ne rien faire; mais ce doit être bien assommant de travailler aussi souvent que vous le faites!"

"Il y a, chaque fois, voyez-vous, un bon moment de béatitude."

"Quel moment?"

"Quand on a fini!...."

Le pétulant Numa, électeur influent de Marseille, se trouvait à Paris au moment de la dernière période électorale qui a si fort agité la cité phocéenne.

Néanmoins, emporté par la fièvre politique, il a pris le rapide pour assister à la lutte, et on a pu le voir, le jour du vote, dans les cafés de la Canebière.

Le soir, un ami l'a félicité de son dévouement à la chose publique.

—C'est beau, lui a-t-il dit, de faire un si coûteux voyage pour remplir son devoir électoral! A quelle mairie as-tu voté?

—Pécaïre! a répondu Numa, mais mon cher, je n'ai pas voté!

—Alors, pourquoi es-tu venu?

—Té! pour m'abstenir officiellement, mon bon!

Pensée d'un résigné:

"La Providence a voulu que les couleuvres fussent allongées, glissantes, afin qu'on pût les avaler sans trop de peine."

Au café.

—Garçon, ces dominos sont impossibles. Ils sont cassés, marqués!

Le garçon, avec un sourire machiavélique:

—Monsieur a perdu?

Guibollard écrit à la comtesse.

—Chère madame, il m'est impossible d'aller dîner, ce soir, avec vous, mais pour ne pas vous priver d'un convive, permettez moi de vous adresser le porteur de cette lettre, qui sera très flatté de partager votre repas.

Il paraît que la couleur à la mode, à Paris, ce printemps, sera le vert.

Est-ce une résultante des œuvres naturalistes, ou simplement une fantaisie des *fabricants?* Il serait peut-être intéressant de savoir quel est le premier industriel qui déclare que telle couleur sera ou non à la mode.

Toujours est-il que les dames auront le choix entre le vert-paon, le vert-cadavre, le vert-de-gris, le vert-Véronèse et autres nuances légèrement décomposées.

Il y a déjà un commerçant qui annonce le monopole du vert-de-Morgue!

Une curieuse remarque:

Au moment où l'empereur Guillaume est mort, il comptait juste autant d'années que ses trois descendants directs, à savoir 91 ans.

L'empereur actuel, Frédéric III, a, en effet, 56 ans; le prince héritier en a 29, et son fils aîné 6, ce qui donne bien le chiffre de 91.

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots: **"Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer.** Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit:

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit: "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit: "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées: une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont **le meilleur cathartique** et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

Pensées et maximes.

L'objet des croyances religieuses est, dans une certaine et large mesure, inaccessible à la science humaine: elle peut en constater la réalité; elle peut arriver jusqu'à la limite de ce monde mystérieux, et s'assurer que là sont des faits auxquels se rattache infailliblement la destinée de l'homme; mais il ne lui est pas donné d'atteindre ces faits mêmes pour les soumettre à son examen. Frappé de cette impossibilité, plus d'un philosophe en a conclu qu'il n'y avait là rien de réel, puisque la raison n'y pouvait rien voir, et que les croyances religieuses ne s'adressaient qu'à des chimères. D'autres, s'aveuglant sur leur impuissance, se sont hardiment élancés vers la sphère des choses surhumaines; et, comme s'ils eussent réussi à y pénétrer, ils en ont décrit les faits, résolu les problèmes, assigné les lois. Il est difficile de dire quel esprit est le plus follement superbe, ou celui qui soutient que ce qu'il ne peut connaître n'est point, ou celui qui se prétend capable de connaître tout ce qui est.

GUIZOT.

Tous sont propres à détruire, peu à réédifier. Si l'on donnait à une troupe de marmots le château des Tuileries à démolir, les plus petits casseraient les vitres, les autres briseraient les portes ou mettraient le feu aux charpentes, et l'édifice, malgré sa solidité, serait bientôt en ruine; mais si on leur donnait une chaumière à construire, ils ne sauraient comment s'y prendre, parce qu'il faut, pour bâtir, un plan, un ordre de pensées et de travaux, et qu'il ne faut rien de tout cela pour détruire. C'est là l'histoire des révolutions, et la raison du grand nombre des talents révolutionnaires que l'on a trouvés jusque dans les derniers rangs, et que les sots admirent.

DE BONALD.

La masse du peuple n'entre pour rien dans toutes les créations politiques. Il ne respecte même le gouvernement que parce qu'il n'est pas son ouvrage. Ce sentiment est gravé dans son cœur en traits profonds. Il plie sous la souveraineté parce qu'il sent que c'est quelque chose de sacré qu'il ne peut ni créer ni détruire. S'il vient à bout, à force de corruption et de suggestions perfides, d'effacer en lui ce sentiment préservateur, s'il a le malheur de se croire appelé en masse à réformer l'Etat, tout est perdu. Si le pouvoir n'est pas hors de la portée, si la foule gouvernée peut se croire l'égale du petit nombre qui gouverne, il n'y a plus de gouvernement: ainsi l'aristocratie est souveraine ou régissante par essence; et le principe de la révolution française heurte de front les lois éternelles de la nature.

J. DE MAISTRE.

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère: il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé. Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

VOLTAIRE.

C'est la volonté, en définitive, qui décide de la vie de l'homme. C'est l'énergie de la volonté qui fait l'homme véritable.

BALZAC.

Pourquoi vouloir monter sur des échasses pour paraître plus grand? Sois ce que tu es, et rien de plus.

MAINE DE BIRAN.

Nous ne sommes vaniteux que parce que nous nous comparons aux autres par le point où nous l'emportons sur eux.

LEGOUVÉ.

Mettez toujours au premier rang la droiture du cœur et la fidélité.

CONFUCIUS.

Souffrons tout avec courage, car tout arrive, non pas comme on croit, par hasard, mais à son heure.

SÉNÈQUE.

DENTISTES.

Extraction de dents sans douleur.

Les prix les moins élevés demandés à la Nouvelle-Orléans pour opérations par dentistes de premier ordre.

G. P. Maloney, Dentiste, D. D. S.

Bureau, 110 rue du Canal.
Entre St Charles & Camp.

Venez examiner mes modèles, vous informer de mes prix et vous faire exhiber ma Médaille pour travaux reconnus supérieurs.
25 août—

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

DATE DE FONDATION, 1866.
COMMPAGNIE
D'ASSURANCES
GERMANIA
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX:
No 51 RUE DU CAMP.

Capital autorisé - - $500,000.00
Montant payé comptant - - - - 200,000.00
Montant total des primes reçues depuis l'organisation jusqu'à la présente date......$3,227,017.00
Montant total des pertes payées...... 1,411,652.00

Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.

DIRECTEURS:
H. ZUBERBIER, J. J. LANGLES, J. J. WECKERLING, J. F. MERILH, J. HASSINGER, JOHN THORN, P. W. DIELMANN, J. B. MEYERS, LOUIS GRUNEWALD, A. G. RICKS, GEO. BRAUGHN, W. W. HUCK, FRANK ATTER, C. B. FISCHER, HERM CURTIUS, GEO LIEDELICH.
H. ZUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMIL WEBER, Secrétaire.
13avril—1m

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils.
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglais et Américains aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Suisses, Nottingham Madras Turcoma
RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'étoffes pour Rideaux.

J INVITE toutes les personnes désirant prendre des Bains Russes, Turcs et autres à venir visiter mon établissement; ils y trouveront tous les agréments et le confort désirable à des prix minimes.
F. GAUPP.
109......Rue Conti......109
8juin—1m

Prof. CYRILLE C. THEARD
No 39 1/2 Union, 3e District.
Leçons chez lui de 9 heures à 10 heures du matin et de 6 heures à 9 heures P. M.
Français, Anglais, Volapuk, Tenue de livres, etc. 14 oct—

Travaux en Fleurs en tous genres, aux plus bas prix.
C. W. EICHLING,
FLEURISTE.
279......RUE DECATUR......279
21 avril—1an Près le Marché Français.

KROLL & BRAQUET
Entrepreneurs de Pompes funèbres, 249 rue Royale annoncent à leurs amis et au public en général qu'ils ont acheté l'établissement de M. Pierre Dufort ainsi qu'on l'a déjà vu publié et ils prient les amis et clients de l'ancienne maison de leur continuer leur patronage. En tout temps, on trouvera chez eux des voitures de louage, et les commandes qui leur seront confiées seront exécutées avec soin et célérité. Téléphone No 710. 13avril—1m

AVIS.—A cause de mauvaise santé continuelle et étant incapable de m'occuper des affaires de mon établissement de Pompes Funèbres que je dirige depuis des années au No 249 rue Royale, en cette ville, j'ai vendu aujourd'hui par acte pardevant James Fahey, notaire, mon établissement à MM. FORTUNE KROLL et EUGENE BRAQUET, qui continueront le même genre d'affaires à mon ancien établissement sous la raison sociale de Kroll & Braquet, et me fais un plaisir de les recommander à mes nombreux amis et clients.
Nouvelle-Orléans, 7 avril 1888.
8 avril—1m PIERRE DUFORT

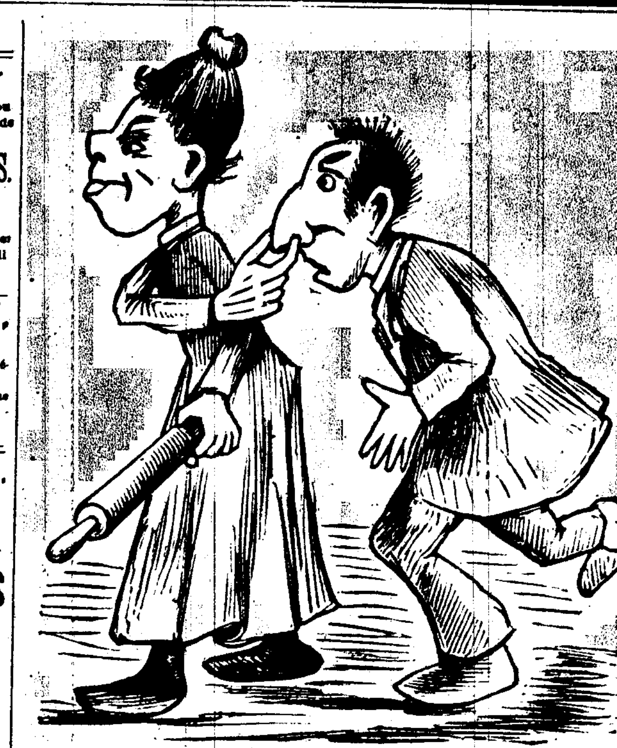
Bureaux des percepteurs de taxes d'Etat, paroisse d'Orléans.

Nouvelle Orléans, 18 octobre 1887.

Avis aux acheteurs de propriété sous l'acte No 82 de 1884 et aux personnes dont les propriétés ont été vendues à l'Etat pour taxes non payées de 1880 et les années subséquentes:

Attendu qu'un grand nombre de personnes qui ont acquis des propriétés sous l'Acte No 82 de 1884, ayant assumé et promis de payer les taxes, frais, etc., dûs sur les dites propriétés pour 1880 et les années subséquentes, et ne s'étant pas conformés aux conditions de la vente et la même propriété ayant été vendue à l'Etat pour les taxes non payées de 1880 et les années subséquentes, et comme le délai dans lequel les dits paiements peuvent être faits et la propriété rachetée expirera bientôt, avis est par le présent donné aux acquéreurs sous le dit acte et à toutes les autres personnes dont la propriété a été vendue à l'Etat pour les taxes de 1880 et les années subséquentes qu'à moins que la dite propriété ne soit rachetée dans les trente jours qui suivront cette date, le droit de payer les dites taxes, etc., et de rachat de la propriété expirera et conformément aux instructions reçues de l'Auditeur des Comptes Publics, possession sera prise de toutes les dites propriétés et les loyers et les revenus seront collectés et versés dans la Trésorerie de l'Etat.

JAMES D. HOUSTON,
Percepteur de taxe d'Etat, District supérieur. No 77 rue Carondelet.
CHAS. CAVANAC,
Percepteur de taxes d'Etat, District Inférieur. No 203 rue Canal.
oct—



Voilà une femme raisonnable!
Pourquoi est-elle raisonnable?
Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.

W. G. TEBAULT,
MEUBLES,
37, 39 ET 41 RUE ROYALE.
30 déc—1 an Dim Mer Ven

P. WERLEIN.
135 RUE DU CANAL.
Nouvelle-Orléans, Lne.
PIANOS ORGUES
Le grand magasin de musique en feuilles du Sud.
Les dernières chansons et les meilleurs instruments de musique. Toute musique mise à l'essai avant d'acheter. Escomptes spéciaux.
1s déc—

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DU MONDE CONTRE L'INCENDIE.
Plus de $40,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091.
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—
NEWTON BUCKNER Chairman, RODOLPH WOESTE, A. DELVAILLE.
JNO. W. LABOUISSE.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.
12 nov 87—1an

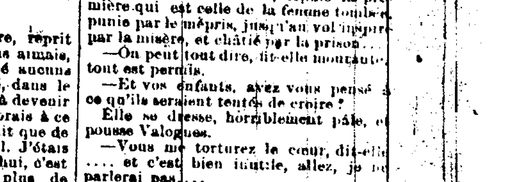
Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.
—CHEZ—

FRANTZ & OPITZ
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits

BABY CARRIAGES,
54 and 56 Baronne,
R. P. RANDALL.

DATE DE FONDATION, 1805
COMPAGNIE
D'ASSURANCES
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS,
New Orleans Insurance Company of New Orleans.
Etablie en 1805.
BUREAUX: 3 rue Carondelet entre Canal et Commune.
Capital - $500,000
J. TUYES, Président.
A. SCHREIBER, Vice-Président.
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.
Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.
DIRECTEURS:
CHAS. T. DUGAZON, EDWD. J. BOBET, PIERRE POUTZ, H. GALLY, D. PATJO, A. SCHREIBER, CHAS. E. SCHMIDT, THEO. BRIERRE, JULES TUYES, H. LAROUSSINI, GUS. PITOT, J. W. HINCKS.
24 fév '88—1an.

ELKIN & CO.,
100......Rue du Canal......100
Nouveau Stock
TAPIS
Moquettes, Velours, Brussels, Ingrain
Aux plus bas prix.
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus nouveaux en Crête, Colbert, Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne, Corticine, Toile Cirée Linoleum.
Assortiment complet de Tapisserie d'Etoffes pour Rideaux.
12 sept—

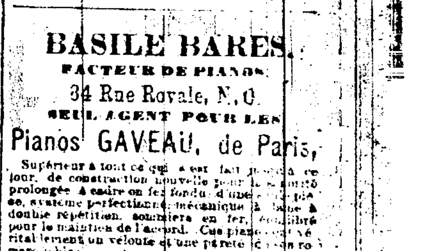


LE FRANCO-LOUISIANAIS,
JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE SAMEDI.
Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du Sud-Ouest des Etats-Unis.
Abonnement: $2 50 par an.
Propriétaire-Editeur: LE CLUB DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.
Bureau: 162 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Lne 16nov—

LEON QUEYROUZE,
"GROCER" EN GROS.
—Importateur de—
VINS ET LIQUEURS
—Et marchand de—
Produits des Campagnes et de l'Ouest.
57 RUE DECATUR.

Maladies des Enfants
SIROP DE RAIFORT IODÉ
De GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Ce Sirop, dont l'efficacité constante a provoqué l'admission au Codex de 1884, publié par le gouvernement français, jouit d'une faveur spéciale auprès du corps médical du monde entier. Il remplace avec grand succès l'huile de foie de morue, grâce à une heureuse addition d'iode qui s'y trouve intimement combinée avec le suc des plantes antiscorbutiques: *cresson, raifort, cochlearia*, qui contiennent naturellement de petites quantités d'*iode* et de *soufre*. Il convient aux *enfants pâles chétifs, privés d'appétit*, sujets aux *gourmes*, aux *abcès*, à l'*engorgement des glandes du cou*, au *goître* qu'il fait fondre rapidement. Essentiellement dépuratif, il n'a pas la causticité de l'iodure de potassium et de l'iodure de fer et s'emploie pour fortifier les *tempéraments faibles*, combattre la *toux*, la *phtisie*, guérir les *affections de la peau* et toutes les maladies dues à un *vice du sang*.
Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

SANTAL DE MIDY
Pharm. de 1re Classe, à Paris
Ces Capsules guérissent en 48 heures les écoulements les plus anciens et suppriment l'emploi du Copahu, du Cubèbe et des Injections.
Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal.

Seul agent pour tous les meilleurs
Pianos Américains,
Steinway, Sohmer, Knabe, Behr
Shoninger, Fischer et Pease.
Au plus bas prix, au comptant, ou payables en Versements mensuels très faciles.
MUSIQUE
de tous les principaux éditeurs ainsi que les dernières publications.
S'adresser au magasin de musique de
LOUIS GRUNEWALD,
NLLE-ORLEANS.
1er oct87—1an

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS,
34 Rue Royale, N. O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour le son qu'il prolonge à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à double répétition, sommiers en fer, conçu pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.
Accords et réparations de pianos.

CONSULAT DE FRANCE
A LA NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er avril 1888.

Liste de publication.

Amaré Vve Jean; Angaud; Beaulieu famille; Bernard Pierre; Bosch Alfred; Boudigue Pierre; Bourdelay Joseph; Castaing natif d'Enclade; Castay Victor; Castinel Louis; Cazalis Jean; Cazaban Lartigan Marcel; Collet Dr Joseph; Daugerot Alfred; Darré Vve Firmin; Dastillon Vve Germain; Delserre Jean Baptiste; Duche Julien; Eckert natif de Cernay; Fabre Pierre Louis; Forget Jules; Guirlam Mlle; Geoffroy Alfred Jean Bapte; Henry P; Humbert Hippolyte; Jaussoneau Pierre; Jouin Louis; Junca Etienne; Kuhne Frédéric; Knæbel Gustave; Laporte Pierre succession de; Lacoste Emilia femme P Laporte; Lacoste Jean Marie; Lagarde François; Lambouroux Jacques; Lévy Emmanuel; Lafrus Delle Angéline; Lentans Césaire; Maillos Joseph successions; Marcoman Josiah et Folletion; Mascarel Vve Julie; Montant Gabriel; Nigoiporan; Olivier Georges; Paille Jules Marius; Patchoux M H; Picheloup Honoré; Pajot Edouard; Reboux F E; Richard Auguste; Roubineau Jean; Routier Eugene Louis; Rousseau Jean Paul et Morel Jean; Sinian Philippe; Sens de Coulomb; Videau Oger Alexandre; Villaret Louis.

LETTRES.

Bourguignon Félix; Déal J (2); Delbruck George; Chauau Delle Zélda; Grégoire Louis; Haucart Clodomir.

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. Oscar Arroyo, secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.

1er février 1888.

Le Consul Général,
Vte PAUL D'ABZAC.

FEUILLETON.

No 27. Commencé le 28 mars.

LA Belle Ténébreuse.

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE.

MORTE-VIVANTE.

IV

—Suite—

—Soit donc, dit-il, mais vous partirez avec le remords d'avoir vu souffrir un homme, sans vouloir faire cesser sa souffrance. Adieu.... Je n'ai pour vous que de la haine et du mépris....

Jan-Jot partait d'un pas lourd, très troublé et la tête en feu.

Beaufort sonna son valet de chambre. Jean parut presque aussitôt. Beaufort lui montra Glou Glou.

—Faites-le boire, grisez-le, et quand il sera ivre, venez me chercher....

Glou-Glou s'en allait par le corridor qui donnait sur le perron.

C'était par là qu'il était entré.

Jean sortit, au contraire, par la cour, fit en se pressant le tour de la maison et se trouva en face du joueur d'orgue quand celui-ci descendit. Le musicien avait l'air de méchante humeur.

—Rendez-moi mon orgue, dit-il au valet.

—Je l'ai porté à l'office ...si vous voulez venir l'y prendre.

Glou-Glou suivit le domestique. Il crispait le poing, et des paroles confuses sortaient de sa grosse moustache.

—S'il est permis de faire souffrir un pauvre homme comme cela.... Tonnerre... j'ai vu le moment où j'allais tout dire.... Tout dire, j'en grillais d'envie, ma parole...., mais puisque mam'selle Marceline ne le veut point, ça la regarde.

—Qu'est-ce que vous racontez donc? fit le valet se retournant.

—Rien. Je me parle à moi-même, c'est une habitude.

Ils entrèrent à l'office. Jean frappa sur l'épaule de Glou-Glou.

—Vous boirez bien un coup avant de partir?......

L'émotion donne soif et Glou-Glou était très ému. Il avait la gorge sèche.

—Ma foi, ce n'est pas de refus....

—Du blanc ou du rouge?

—Ce que vous voulez....du blanc, ça rafraîchit d'avantage, mais un doigt, rien qu'un doigt et avec de l'eau,....

—Allons-donc, vous n'allez pas mettre de l'eau dans ce vieux vin.... c'est un reste de bouteille que mon maître m'a donné, et il est aussi vieux que vous.... presque.

—Oh! aussi vieux! dit Glou-Glou en riant.

—1832, mon brave, ni plus ni moins.

—1832, dit Glou-Glou ébahi, les yeux écarquillés.... sans blague....

—Aussi vrai que je m'appelle Jean Taupin et que je suis au service de M. Beaufort, dit le valet avec gravité. Du reste, regardez l'étiquette.

—Oh! les étiquettes, ça se fabrique comme on veut, à la douzaine....

—Ce vin-là, farceur, vient de la cave du père de monsieur.

—Alors, plus rien à objecter....

Jean versait dans un petit verre un vin jaune comme de l'ambre.

—Un doigt, faisait Jan-Jot, rien qu'un petit doigt.

—Il est dépouillé, ça ne vous fera pas de mal.... A votre santé!...

—A votre santé, monsieur Jean, vous êtes bien honnête.

Il fit claquer sa langue, en fermant à demi les yeux.

—Tonnerre! quelle bonne liqueur!! C'est un velours qui vous descend dans l'estomac.

—Encore un peu....

—Non. Je n'ai pas la tête très solide... Je ne bois que de l'eau.

—Voyons, Jan-Jot, un vin aussi vieux que vous.... Est-ce que vous en auriez peur?....

—Moi, un ancien soldat, je n'ai peur de rien.

—Un vin qui est peut-être de l'année de votre naissance.

—Juste.... 1832.... le 14 avril, juste.

—Alors, c'est un ami, ce vin-là.... allons, votre verre....

—Soit, mais un doigt, rien qu'un tout petit doigt.... Merci.

—A la vôtre, Glou-Glou.

—A la vôtre d'abord, monsieur Jean.

Et du revers de sa large main, il essuya ses moustaches.

Il souriait. Ses yeux brillaient.

—Eh! eh! dit-il, il est encore solide, ce vieux vin, pour son âge.... Ça vous ragaillardit.... Vidons la bouteille....

—Elle est vide

—Déjà! Je le regrette....

Il prit la bouteille et la regarda avec tristesse.

—Adieu, ma bonne vieille, dit-il, je ne te reverrai jamais.... Et dire que tu as mon âge.... Ah! tu l'as coulée douce, toi, la vie.... Elle n'a pas été comme la mienne.... Ai-je trimballé, moi!! Tandis que toi, tout le monde t'a dorlotée, caressée, flattée.... On t'entourait de soins, de précautions de toute sorte... Il n'y a pas d'enfants qui aient été choyés comme tu l'as été... pas de femme qui ait été aimée comme on t'a aimée... tu avais toutes les vertus, on mettait sur toi toutes les espérances.... Quelle bonne vie tu as menée.... On t'a remplie un jour d'un vin couleur d'or...... On t'a coiffée d'un bonnet propre, puis on t'a fait un lit où tu t'es reposée pendant des années...... Lorsqu'on t'a dérangée, par hasard, pour te changer de lit, on a eu bien soin de ne pas trop te secouer, pour ne pas te réveiller...... et ton autre lit a été aussi doux, aussi tranquille...... As-tu bien reposé, tout de même, ma bonne vieille, depuis plus de cinquante ans, pendant qu'au-dessus de toi tout le monde trimait, travaillait, souffrait... Et tu as tous les bonheurs ma fille, car ton vin couleur d'or vient d'égayer l'estomac d'un brave homme!....

Il embrassa la bouteille et la replaça sur la table avec respect.

—Eh! mais, papa Jan-Tot, ça vous délie les lèvres, à ce qu'il paraît, de boire un coup? Glou-Glou fronça le sourcil.

—Je suis toujours gai, monsieur Jean, toujours et quand même, mais que je sois sain ou que je sois gris, je ne dis jamais que ce que je veux dire.... et rien de plus....

—J'ai encore par là une bouteille de rouge cette fois, qui vous fera peut-être oublier le blanc....

—Merci, monsieur Jean. Vous m'avez régalé, suffit. Je ne suis pas venu ici pour faire la noce ni pour donner mon opinion sur la cave de votre maître. Et puis, voyez-vous, j'aime mieux rester sur ce vin-là....ça sera un des bons souvenirs de ma vie.

Et passant la bretelle de son orgue:

—Viens, toi, mon camarade. Tu n'es pas comme la bouteille. Tu ressembles plutôt à ton maître. Comme lui, tu en as vu de dures. En as-tu reçu de la pluie, de la neige, de la grêle! Et que de fois nous avons couché ensemble dans les fossés... hein?.... Eh bien, tu es un bon garçon, aussi.... tu ne t'es jamais fâché.... Tu ne m'en as jamais voulu.... et le lendemain de nos nuits à la belle étoile, si tu étais un peu enroué, c'est que ton maître avait trop bu!....

Il s'éloigna, son orgue sur le dos, chancelant un peu....mais solide quand même....

Il n'avait rien bu, et cependant il était gris.

Mais, prudent et avisé, sentant peut-être au fond de tout cela quelque piège contre sa raison, il se hâtait de partir.

Cinq minutes après, on l'entendait, par les rues de Creil, jouant et chantant à tue-tête:

Voyez, sur cette roche,
Ce brave à l'air fier et hardi;
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau
Et couvert de son manteau
De velours le plus beau.
Tremblez! au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète:
Diavolo! Diavolo!

Beaufort, dans le plus grand désordre d'esprit, attendait le résultat de sa ruse. Il était resté dans le petit salon japonais.

C'est là que Jean le retrouva.

Celui-ci avait l'air tout déconfit.

—Je l'ai grisé, monsieur, grisé comme on grise un enfant, avec un verre de bon vin, pas plus, et je croyais qu'il allait continuer de boire, comme tous les ivrognes, et se griser davantage, naturellement, lorsqu'il est parti brusquement, son orgue sur le dos.... Et monsieur l'entend....

Diavolo! Diavolo!

C'est lui.... Je ne jurerais pas qu'il ne se moque point de moi.... Et il m'a joué, simplement et bien joué....

Beaufort baissa la tête.

Il n'était pas découragé. Au contraire, tous ces obstacles semblaient le ranimer de plus en plus et le surexcitaient comme autant de coups de fouet.

—C'est bien, Jean, vous avez fait ce que vous avez pu. A mon tour, maintenant.

V

Robert Valognes aimait Modeste profondément, et l'obstacle qui venait de la volonté de Marceline, au lieu de diminuer son amour, ne faisait que l'augmenter.

Gérard avait reçu ses confidences.

—J'aime Modeste!.... Si vous me dites, vous, Gérard, qu'elle ne m'aime pas, je serai bien triste, mais je n'aurai plus aucune raison de la demander à votre mère.

Quelques jours après, Gérard lui avait dit:

—J'ai interrogé Modeste. Elle vous aime.

Robert Valognes avait sauté au cou de Gérard. Il l'avait embrassé trois ou quatre fois.

Ah! frère, frère, jamais tu ne me causeras de plus vive joie. Mais pourquoi ta mère ne veut-elle pas de moi?

—Je l'ignore. Hélas sa volonté paraît inébranlable. Cela m'étonne et m'inquiète. Je l'ai pressée de questions. Elle a refusé de répondre.

—Et Modeste?

—Modeste pleure. Elle refuse de sortir. Elle est malade. J'ai beau lui ordonner, tantôt comme son frère, tantôt comme médecin.... de réagir contre sa tristesse.... elle ne m'écoute pas.

—Et devant sa tristesse, devant ses larmes, ta mère est inflexible?

—Elle semble ne rien entendre et ne rien voir.

Le même jour, Robert disait à Valognes:

—Voulez-vous que nous fassions une nouvelle tentative auprès de Mme Laugon? Modeste m'aime, Gérard me l'a dit.

—Parbleu, il ferait beau voir qu'elle ne t'aimât point. Un garçon comme toi. Ça ne se trouve pas sous toutes les pierres.

—Elle m'aime, elle est triste, elle pleure.

—Je n'y peux rien, Marceline est têtue. Je la connais. Elle ne cèdera pas.

Son fils insista. Il finit par se laisser convaincre.

Et Marceline vit un jour arriver le père et le fils.

La première fois qu'ils étaient venus, elle avait dit: Déjà!

Cette fois elle disait: Encore!....

Valognes seul se présenta au salon. Robert resta en-bas.

Valognes l'avait exigé ainsi, pour être plus libre de parler à Marceline et de presser sur sa volonté.

—Madame, dit le gros homme en entrant, j'ai cédé, bien malgré moi, au désir de mon fils, qui m'a prié de faire auprès de vous une nouvelle et suprême tentative.

—A quoi bon, monsieur Valognes?

—C'est justement ce que je lui ai dit: "A quoi bon?" mais on ne résiste pas facilement à ses enfants quand on les aime. Ce qui me fait croire, Marceline, que vous n'aimez guère Modeste, puisque vous lui résistez.

Elle ne répond rien. Il continue sur un ton plus bas.

—Marceline, votre fille et mon fils s'aiment.

—Non. Interrogez Modeste.

—C'est fait. Modeste, interrogée a répondu....

—Et qui donc a été assez audacieux?

—Tout doux, tout doux, Marceline, ne vous fâchez pas.

—Je vous demande, monsieur, qui a eu l'audace de provoquer, loin de sa mère, les confidences du cœur de ma fille.

—Quelqu'un qui en avait le droit, probablement.

—Le droit! Et qui donc en dehors de moi?

—Votre fils, parbleu!—le frère de Modeste.—Gérard n'a pas hésité à répéter à Robert qu'il ne fallait pas perdre espoir, puisque Modeste l'aimait,—et que, tôt ou tard, il vous faudrait consentir.

—Jamais!

—J'ai dit: tôt ou tard, je n'ai pas dit jamais, fit Valognes imperturbable. Marceline, laissez-moi vous parler comme si j'étais votre très proche parent. Depuis que je vous connais, je vous observe, votre allure m'a toujours semblé bizarre. Jadis, quand je vous aimais, quand j'avais songé à vous pour être ma femme, je n'étais pas sans inquiétude sur ce que vous pourriez être, sur ce que vous aviez été. D'où veniez-vous?... Et ces enfants que vous paraissiez chérir dans ce temps-là, quel était leur père?

—Que vous importe, dit-elle....moi, je ne vous recherchais pas. Je ne demandais qu'à vivre inconnue. Je ne voulais que les ténèbres.

—Je le sais, mais qui accuser en tout cela? Le hasard seulement. Pourquoi étiez-vous si belle? Est-ce ma faute si je vous ai aimée? Croyez-vous que je n'ai pas été malheureux? Est-ce ma faute si nos enfants se sont rencontrés? Le hasard encore. Est-ce ma faute, enfin, s'ils s'aiment, ces jeunes gens? Le hasard, toujours. Il faut s'incliner. Vraiment, Marceline, j'ai mauvaise grâce à insister. On dirait que j'ai tout intérêt à voir marier mon fils à votre fille? Toutes les mères, à notre place, seraient fort heureuses, non point seulement parce que Robert est riche, mais parce que c'est un bon, brave et honnête garçon. Je me résume, Marceline, et je réitère ma demande: Voulez-vous faire le bonheur de nos enfants? Voulez-vous faire leur malheur? Répondez.

S'il n'avait fallu que donner tout son sang, elle fût morte avec joie. Mais [illegible] sait plus que la mort qu'on lui demandait. On lui disait: "Tu vas révéler ton vrai nom, ton passé.... nous dire quel est le père de ces enfants...." Elle nommerait donc Beaufort?.... Elle nommerait aussi Daguerre?.... Et elle se retrouverait devant Beaufort.... Devant Daguerre?.... Il faudrait tout dire à son mari? A ce pauvre homme au cœur meurtri, faible comme un souffle, ignorant le terrible passé, et ayant peut-être conservé au fond du cœur, avec une dernière et tremblotante lueur d'espérance, un peu d'amour pour sa femme?....

Oui, si elle avait eu à choisir, entre l'aveu à faire et la mort à supporter, elle aurait choisi la mort....

Elle ne répondait pas.

—Je vous disais tout à l'heure, reprit Valognes, que lorsque je vous aimais, jadis, je ne vous eusse demandé aucuns renseignements sur votre passé, dans le cas où vous auriez consenti à devenir ma femme. Oui, je vous adorais à ce point. C'est qu'il ne s'agissait que de moi, à cette époque, de moi seul. J'étais libre de ma conduite. Aujourd'hui, c'est autre chose. Il ne s'agit plus de moi, mais de Robert. C'est une lourde responsabilité que le mariage. Je viens vous prier de donner votre fille à mon fils, mais je tiens à vous déclarer, en même temps, que je veux connaître le mystère de votre vie. Vous avez été assez longtemps la Belle Ténébreuse. Il s'agit, à présent, d'avoir un peu plus de confiance dans ceux qui vous aiment. Plus de ténèbres, de la lumière. Si vous refusez, vous laisserez croire, à moi-même et à vos enfants que le secret que vous cachez est bien redoutable, et leur respect et leur affection n'en seront-ils pas diminués? Si vous acceptez, au contraire, si douloureuse que soit votre confidence, ne trouverez-vous pas tout de suite une consolation dans le bonheur de vos enfants,—ce bonheur que seule vous aurez fait....—et aussi, ajouta Valognes avec émotion, dans l'amitié sincère, profonde, de celui qui vous parle?

—Vous avez deviné, monsieur Va[illegible]

—Pourquoi ne pas me le confier, à moi votre ami?

—A vous ni à personne.

—Ce secret entache donc votre honneur?....

Elle baisse la tête.... puis la relève tout à coup et s'écrie:

—Non.... cela ne touche pas à mon honneur. J'ai le droit de porter haut le front!....

—Vous laissez le champ libre aux suppositions....

—Est-ce que j'y suis sensible?

—Aux suppositions les plus absurdes.

—Peu m'importe.

—On peut dire que votre vie est chargée de toutes les fautes, depuis la première qui est celle de la femme tombée punie par le mépris, jusqu'au vol inspiré par la misère, et châtié par la prison....

—On peut tout dire, dit-elle montante, tout est permis.

—Et vos enfants, avez vous pensé à ce qu'ils seraient tentés de croire?

Elle se dresse, horriblement pâle, et repousse Valognes.

—Vous me torturez le cœur, dit-elle.... et c'est bien inutile, allez, je ne parlerai pas....

Valognes la regarde longtemps, et il la voit si émue, si visiblement souffrante, qu'il ne sait vraiment s'il y a dans son cœur, à lui, plus de colère que de compassion.

Elle lui fait signe de la laisser.

Et il va retrouver son fils, sans ajouter un mot.

Lorsque Gérard apprit,—et ce fut presque aussitôt,—le résultat de la nouvelle tentative faite par Valognes et son fils, il dit à Marceline:

—Ne crains-tu pas un malheur?

—Quel malheur?

—Les jeunes filles ont l'imagination ardente. Elles ont encore en elles quelque chose de l'enfant, et l'enfant hait l'injustice. N'as-tu pas peur de [illegible] Modeste à bout et de la porter à [illegible] acte désespéré?

Marceline frémit. Elle n'y avait pensé.

(A continuer.)

Entendu devant un lycée:

—Pourquoi ne viens-tu pas [illegible]

[illegible]